

## Le cœur de la révolte

Tous les jeunes de banlieues sont des hommes, toutes les femmes  
sont... amoureuses

**Elsa Dorlin**

DANS **MOUVEMENTS** 2015/3 (N° 83), PAGES 35 À 41  
ÉDITIONS **LA DÉCOUVERTE**

ISSN 1291-6412

ISBN 9782707186768

DOI 10.3917/mouv.083.0035

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-mouvements-2015-3-page-35.htm>



**CAIRN.INFO**  
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.**

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# Le cœur de la révolte

*Tous les jeunes de banlieues sont  
des hommes, toutes les femmes sont...  
amoureuses*

Où sont les filles ? Lors des révoltes de 2005, en dépit de leur mobilisation, elles ont été laissées hors-champ dans le traitement médiatique des événements. L'engagement de filles dans un conflit violent reste en effet largement impensable. Cependant, Elsa Dorlin montre qu'au cours de la dernière décennie les « filles des quartiers » font peu à peu craquer les cadres de représentation des « jeunes de banlieue », même si on continue à leur dénier une capacité d'agir réellement politique.

PAR ELSA  
DORLIN\*

## ● Novembre 2005

« Les jeunes de banlieues » devient *Le Sujet* tragique de l'automne, un *Sujet* qui ne cessent de faire parler les médias et les commentateurs patentés, à la troisième personne du pluriel (*Eux, les jeunes...*). Ces « Autres », éminemment genrés et racisés (puisque l'on ne parle de fait que de jeunes hommes issus de l'immigration postcoloniale), objet d'une ventriloquie médiatique qui conclut à l'apolitisme de ce peuple de la nuit mis en scène comme armé, criminel, incendiaire et destructeur. La violence du soulèvement des habitants des quartiers populaires demandant justice, protestant contre la brutalité d'État et la police meurtrière, leur est renvoyée comme la marque de leur « barbarie » ; mythologie (par définition dépolitisante et amnésique) qui alimente la « violence épistémique », pour reprendre l'expression de la philosophe féministe Gayatri C. Spivak, d'une idéologie nationaliste renouvelée.

Tout au long de cet automne 2005, le déni de reconnaissance de ce *Sujet apolitique* par excellence<sup>1</sup>, son inintelligibilité au regard de *ce qu'est* un agir politique, est en partie l'effet d'une virilisation monstrueuse des « jeunes de banlieues ». En ciblant exclusivement des adolescents racisés, on fait d'une pierre deux coups : « anéantir » les fils, mais « sauver »

\* Philosophe,  
département de science  
politique, université  
Paris 8

1. Voir G. MAUGER,  
C. FOSSÉ-POLIACK, « La  
Politique des bandes »,  
*Politix*, 14, 1991.

2. Familles « des quartiers » dont on nous avait pourtant vanté les mérites deux ans auparavant lors de la canicule de 2003 en nous expliquant à grands renforts de comparaison anthropologique douteuse que les Français avaient, quant à eux, oublié les valeurs traditionnelles de la famille et laissé mourir leurs aïeux.

3. N. GUÉNIF-SOUILAMAS, « Le balcon fleuri des banlieues embrasées », *Mouvements*, 44, 2006, p. 34.

leurs sœurs et leurs mères. Certes, à lire et écouter la doxa d'une certaine psychologie, ces mères demeurent moins « défendables » que leurs filles. Haro sur ce qui apparaît comme un matriarcat socialement pathogène, on nous assure que la colère des fils est le fait d'un manque (de Loi, de Père, de Nation...), que ces jeunes vivent dans des familles « monoparentales » ou « polygames »<sup>2</sup>, qu'ils sont de fait *mal* élevés par des femmes.

Dans le numéro 44 de la revue *Mouvements*, Nacira Guénif-Souilamas écrit : « Les filles étant supposées plus dociles face aux injonctions intégratrices que les garçons, il importerait donc de les disculper en désignant précisément les auteurs des faits incriminés et de montrer qu'elles se désolidarisent. L'assignation à résidence suit d'ailleurs cette ligne de partition devenue une ligne de clivage, qui réserve les halls d'immeubles aux garçons (...), et les balcons aux filles qui, de cette position stratégique, pourraient échapper à leur prédation. Qui peut assurer que seuls des garçons étaient présents face aux policiers au moment des faits, alors même qu'il était impossible de discerner quoi que ce soit dans l'ambiance surchauffée et confuse de ces soirées de charivari ?<sup>3</sup> ».

### ● Février 2008

Trois ans plus tard, sur la même scène, un autre récit se met en place. À Chelles (Seine-et-Marne), un duel entre deux « bandes de filles » est évité

de justesse par les forces de police alertées par un rassemblement inhabituel de jeunes filles, âgées de 15 à 17 ans, armées de bâtons, de couteaux de cuisine et de tournevis. L'information relayée dans les médias précise qu'elles étaient prêtes à en découdre « pour un garçon ». C'est un motif récurrent, la violence collective féminine est quasi systématiquement comprise comme une « affaire de cœur », par la rivalité, la convoitise et la

*La violence collective féminine est quasi systématiquement comprise comme une « affaire de cœur », par la rivalité, la convoitise et la déception amoureuses, la passion, l'affrontement entre « prétendantes » pour un même garçon.*

déception amoureuses, la passion, l'affrontement entre « prétendantes » pour un même garçon.

L'un des seuls articles de presse traitant du « phénomène » des bandes de filles avant 2008, est un article traduit dans le *Courrier International* (initialement rédigé par la journaliste Francesca Pieranterzi pour le *Diario*), qui affirmait pourtant : « *Les filles des banlieues ne se battent plus pour des histoires de cœur*, elles ne retournent plus la violence contre elles-mêmes, analysent les sociologues. Il y a donc moins de prostitution, moins de fugues, moins de drogues, moins de suicides. La violence féminine a cessé d'être silencieuse. Pauline rit encore « je n'ai jamais agressé une fille pour lui piquer son mec. Mais j'en ai attaqué à la sortie de l'école, j'ai cassé des vitrines de magasins, j'ai même dragué des vieux pour pouvoir entrer chez eux et revenir ensuite avec les autres pour tout leur voler »<sup>4</sup> ».

4. *Courrier International*, 20-27 mai 1998.

Inversion du modèle de l'amour courtois – ce ne sont plus les hommes qui se battent en duel pour l'amour d'une femme, mais les femmes qui se traînent dans la boue pour accéder aux avances d'un homme. Cette inversion « monstrueuse », cet *amour à l'envers* semble de fait réservé aux femmes qui vivent au-delà du périphérique, comme pour mieux les exclure de ce qui relèverait d'une tradition de l'amour courtois, de la galanterie ou du « doux commerce entre les sexes », soit qu'elles refusent de s'y adonner, soit qu'on juge qu'elles sont dans l'impossibilité d'y avoir droit en raison de la violence incivile de leurs « frères ». Galanterie, amour courtois, séduction, sont aussi largement mobilisés dans d'autres contextes pour nous expliquer qu'il ne faut pas confondre harcèlement sexuel, violence sexiste et viol avec ce qui n'est *que* de la séduction « à la française ». Quelques années auparavant, le débat qui opposa Joan Scott à Irène Théry, Mona Ozouf et Claude Habib au milieu des années 1990 rappelle utilement que ces histoires d'amour caractérisent bien une identité française (post)coloniale. En 2011, lors du rebondissement pathétique de cette polémique à l'occasion de l'arrestation de Dominique Strauss-Kahn à New York, certaines de ces intellectuelles le *blanchiront* au nom d'un amour atavique « à la française » – pour être précise, Irène Théry parle d'un féminisme « qui veut les droits égaux des sexes et les plaisirs asymétriques de la séduction » *Le Monde*, 28 mai 2011<sup>5</sup>.

L'amour à l'endroit est toujours le propre d'une véritable « singularité française » en effet, qui s'apparente plutôt à une exception nationaliste de classe et de couleur *ad hoc*.

Dans le cas de Chelles, ce serait un texto envoyé par une fille de la bande de Noisiel au petit ami d'une fille de la bande de Meaux qui aurait déclenché le règlement de compte, lit-on dans le *Parisien* comme dans le magazine *Elle* qui s'alarment de cette situation. Après les événements, Sébastien Roché, directeur de recherches au CNRS et spécialiste des questions d'insécurité, interrogé par *France 3*, semble perplexe devant ce que l'on présente comme un « nouveau phénomène de société ».

Plutôt hermétique aux problématiques de genre et de sexualité, la sociologie de la délinquance a, jusqu'à une période récente, souvent pris pour acquis que les *jeunes* n'avaient qu'un sexe. L'analyse de Roché est représentative de ce postulat et des poncifs sexistes que peut produire l'étonnement de découvrir que les « jeunes des quartiers » peuvent être... des filles. Interrogé sur les événements de Chelles, il constate d'abord que « la barrière entre les sexes diminue. On voit bien, déclare-t-il, des hommes acheter des produits de beauté et on voit des femmes être de plus en plus violentes, donc il y a bien un phénomène de masculinisation des filles et plus particulièrement des filles des cités » *France 3 région* – 5 février 2008.

L'amour à l'envers renvoie fondamentalement à une inversion des sexes, de la famille, etc. Ce qui s'apparente à un paradigme hérité de l'anthropologie coloniale en circulation depuis le milieu du *xvii*<sup>e</sup> siècle : l'inversion des sexes alimente un schéma explicatif des phénomènes de transgression des normes de genre et de sexualité, de statut (on pense évidemment aux pratiques carnavalesques), et de race. Inversion des

5. Ce à quoi répondra J. W. SCOTT dans une tribune publiée dans *Libération* le 9 juin 2011, « Féminisme à la française ».

sexes, différenciation ou indifférenciation des sexes... ces dispositifs discursifs de *mutations de genre* ont communément servi de signifiants de la racialisation des corps. Les considérations fantasmatiques qui composent la bibliothèque coloniale seront retraduites au XIX<sup>e</sup> siècle, à l'aune des critères de véridiction adoptée par la science moderne. Désormais, l'un des éléments centraux – moteurs – de l'histoire naturelle est l'articulation systémique entre sexuation et racialisation : les peuples ou les « races » chez qui la différenciation sexuelle phénotypique, anatomique et culturelle est jugée la plus importante sont considérés comme les races les plus civilisées et déclarées supérieures<sup>6</sup>. Au XX<sup>e</sup> siècle, l'indifférenciation sexuelle (chez les « primitifs », chez les « anormaux », chez les « jeunes »), est l'occasion de raviver la peur de la dégénérescence et sera l'un des lieux communs d'un certain corpus savant qui est parti prenante de la construction du racisme et du sexisme contemporains – notamment à travers le thème de la « crise de la masculinité ». Travailler cette généalogie pourrait permettre d'identifier ce qui dans la mécanique des rapports de pouvoir fonctionne à plein régime comme un *tas (de représentations)*, pour reprendre une expression de Christine Delphy<sup>7</sup>, un tas de représentations accumulées et toujours déjà là.

### ● La guerre des sexes n'aura pas lieu

Dans la plupart des travaux et études sur la violence féminine en groupe, le fait qu'il soit constamment rappelé comme un fait massif que les jeunes filles ne s'en prennent quasiment qu'à d'autres filles tend ou bien à justifier qu'elles ont conscience de leur infériorité naturelle – comme le sous-entend S. Roché ; ou bien à démontrer que leur usage de la violence n'a rien à voir avec une forme de conscientisation politique, voire de féminisme. En d'autres termes, si ces jeunes femmes étaient « authentiquement » révoltées, elles devraient l'être en raison même des antagonismes et injustices de genre et partant s'en prendre aux hommes.

Rappelant que les filles ne s'attaquent qu'aux filles, Sébastien Roché évacue la référence à l'occupation de l'espace public (et à la « guerre de territoire » qui serait réservée aux seuls garçons), pour donner sa version d'une « guerre des sexes » : « Les filles sont prudentes hein, elles ont la tête sur les épaules, et une bande de filles qui attaquaient une bande de garçons évidemment ça déboucherait sur un fiasco donc c'est probablement pas le mode opératoire qu'elles vont choisir » et la journaliste de conclure : « ça vous inquiète tout ça ? »... L'hypothèse d'une plus grande « porosité » des valeurs masculines dans l'univers féminin en milieu populaire est très largement défendue par Roché et d'autres<sup>8</sup>.

6. Voir E. DORLIN, *La Matrice de la race*, Paris, La Découverte, 2006.

7. C. DELPHY, « Penser le genre » (1991), in *L'Ennemi Principal*, II, Paris, Syllepse, 2001, p. 259.

8. S. ROCHÉ, *La Délinquance des jeunes*, Paris, Seuil, 2001 ; P. DURET, *Anthropologie de la fraternité dans les cités*, Paris, Puf, 1996 ; et *Les Jeunes et l'identité masculine*, Paris, Puf, 1999.

*Loin d'être un fait social inédit, le phénomène des bandes de filles témoigne plutôt d'un processus historicisable de socialisation minoritaire, de la création continuée de normes de genre, mais aussi de classe et de race.*

L'inversion des sexes a donc ses limites : elle est censée créer suffisamment de trouble et de confusion pour produire un effet d'étrangeté, voire pour rendre monstrueux ou, plus exactement, *anormaux* des corps et des identités ; mais elle ne doit pas être totale – ni permanente – au risque de donner des ressources indues. Aussi, si inversion des sexes il y a, celle-ci reste toujours insuffisante pour renverser les rôles, les statuts et les privilèges – elle relève donc de l'imitation malheureuse (toujours « ratée » pourrait-on dire<sup>9</sup>), de la mascarade – c'est-à-dire d'une imitation qui ne parvient pas à masquer son caractère imitatif.

Ici, point de référence à une quête de jouissance dans l'asymétrie de la séduction « à la française », mais point de référence non plus à la question d'une conscience féministe. Dans l'article cité de *Elle* « Au cœur d'un gang de filles » (20 mars 2008), la journaliste tente d'interroger les filles « de cité » incriminées dans les événements de Chelles et demande comment est-il possible d'expliquer que les filles recourent à des « méthodes de garçon », et elle ne manque pas de reporter cette phrase lancée par l'une de ses interviewées : « C'est parce qu'on est devenues féministes madame !... ». La question du féminisme est close et la journaliste préfère avancer d'autres explications : la féminité impossible dans les banlieues, la masculinisation des jeunes filles des milieux défavorisés (et les considérations voyeuristes sur les « bonhommes »), les familles monoparentales (donc l'absence de *père donc de loi*<sup>10</sup>), et la perte des repères, et enfin, « un problème avec les filles blacks ? » - dernière explication demeurée sous forme d'interrogation et qui traîne dans nombre de représentations y compris savantes.

Loin d'être un fait social inédit, le phénomène des bandes de filles témoigne plutôt d'un processus historicisable de socialisation minoritaire<sup>11</sup>, de la création continuée de normes de genre, mais aussi de classe et de race<sup>12</sup>, hétérodoxes, comme de codes et de pratiques élaborés dans des groupes de pairs et relevant d'une contre-culture identitaire.

Ainsi, alors que les médias ont commencé par relater la rixe avortée de Chelles à partir d'un récit d'amour déçu, dans ce qui ressort des propos tenus par les jeunes filles et femmes interrogées par la presse à propos de Chelles, plusieurs facteurs donnent sens et légitiment ce mode d'homosocialisation féminine minoritaire par et dans la violence entre pairs : elles parlent de l'ennui, de défense du territoire et d'occupation ostensible et sans but de l'espace public, elles évoquent la réputation, l'honneur, le respect tout en contestant le double standard des normes morales de genre en la matière (pourquoi seuls les garçons sont autorisés à user de la violence physique pour se faire respecter ; alors qu'une fille doit constamment s'occuper de préserver sa virginité ?), l'injustice sociale, le rêve de s'en sortir, l'orientation professionnelle<sup>13</sup>...

On peut considérer que pour une part leur récit participe aussi d'une démonstration savamment mise en scène par les médias mais dont elles savent, toutes proportions gardées, retourner l'efficace rhétorique. Filmées en gros plans, la caméra ne montre que des torsos et des corps bras dessus, bras dessous, des jambes habillées de jeans et chaussées

9. Voir H. BHABHA, *Les Lieux de la culture* (1994), Paris, Payot, 2007.

10. Pour reprendre le même procédé que S. PROKHORIS à propos de « la différence des sexes », cf. *Le Sexe prescrit*, Paris, Flammarion 2002.

11. Voir l'enquête de référence sur les bandes de filles en France réalisée par S. RUBI, *Les Crapuleuses, ces adolescentes déviantes* Paris, Puf, 2005.

12. Voir C. CARDI, G. PRUVOST (dir), *Penser la violence des femmes*, Paris, La Découverte, 2012.

13. Ces propos font écho aux entretiens menés dans le cadre d'une enquête passionnante réalisée par I. CLAIR, *Les Jeunes et l'amour dans les cités*, Paris, Armand Collin, 2008.

de baskets de marque – laissant les spectateurs imaginer le hors-champ des barres d'immeubles HLM. Elles ne sont pas mises en scène avec une capuche couvrant leur visage, mais leur minorité légale est l'occasion de couper et de mon(s)trer ses corps sans visage. Des corps qui parlent pourtant : elles récitent tout autant qu'elles produisent un récit inédit.

S'inscrivant dans un dispositif complexe de pouvoir, les contre-cultures de genre qui circulent dans les groupes de filles, comme leurs mises en récit, contestent en permanence les frontières des normes dominantes (même lorsqu'elles s'y réfèrent) ; notamment, celles relatives aux recours perçus comme licites ou illicites à la violence. En même temps, les dispositifs de normalisation et de répression (larvée ou brutale) auxquels ces contre-cultures de genre sont confrontées s'actualisent également en permanence pour tenter de maintenir une frontière hermétique entre les jeunes femmes admises à tirer les bénéfices sociaux et symboliques de la féminité « normale » et les « Autres ».

*L'esthétique du genre* requiert ainsi un travail de mise en conformité (de sa vie, de son corps, de son *style* ou des cadres de son expérience) qui est rendu difficile, voire impossible, en raison même de dispositifs de pouvoir qui marginalisent, et définissent la norme en même temps qu'ils produisent de l'inassimilable. Or, ce travail, voué en partie à l'échec, possède aussi une dimension « positive ». Il permet parfois de se maintenir dans une position frontalière (intérieur/extérieur), qui rend possible l'érosion et donc la subversion des règles sociales. Perçues depuis une position de relative extériorité, depuis les marges, ces normes qui sont à proprement parler *ingérables*, in-incorporables, apparaissent par là même comme un ensemble de règles et deviennent contestables.

En adoptant une perspective qui part de ces positionnements, on peut alors comprendre comment les oripeaux d'une ultraféminité peuvent cohabiter avec des codes – vestimentaires, langagiers, corporels – propres à ce que d'aucuns définissent comme une culture juvénile déviante ou un type de virilité dite populaire et rappeler que ces *performances* ne peuvent pas être interprétées de façon dualiste car elles ne produisent, n'imitent, ni ne résistent, à un dispositif normatif binaire (*ou bien féminin, ou bien masculin*), mais le complexifient et le déjouent constamment.

### ● Octobre 2014

En 2014, paraît sur les écrans *Bande de fille* de la cinéaste Céline Sciamma. Il s'agit d'un des rares films en français représentant une « bande » de filles, avec ses logiques d'attachement et ses conflictualités multiples. Il y a en France très peu de représentations culturelles de la jeunesse féminine « en groupe » et des cultures juvéniles féminines. Ce qui n'est pas du tout le cas, par exemple, aux États-Unis où il existe même un genre cinématographique comme en témoignent les films de *delinquent girls* ou *girls gang movies* qui font fureur au milieu des années 1950.

Si *Bande de filles* veut prendre le contre-pied d'un certain nombre de clichés sur la banlieue, le point de départ narratif demeure une histoire de cœur (qui vient recouvrir la violence d'une orientation scolaire subie alors



que l'héroïne souhaite passer en seconde générale). Désirant être remarquée par le garçon qui deviendra son petit ami, Marieme demeure invisible tant qu'elle n'a pas rejoint ces filles qui semblent alors être considérées comme les *alter ego* des « garçons » (elles ont un territoire, elles peuvent occuper l'espace sans rien faire, elles sont saluées, elles peuvent s'habiller comme elles le veulent). La transformation de Marieme témoigne d'un apprentissage compliqué des codes de genre, de sexualité, de classe et de couleur. L'héroïne incarne une jeune femme à la féminité subversive (reprenant des codes d'une féminité blanche, populaire, nord américaine des années 1950), puissante, elle se *drag* en « bonhomme », se transforme en *frère* (lorsque son propre grand frère violent la reconnaît et la félicite après qu'elle se soit battue avec une fille d'une bande adverse et qu'il lui tend le joystick de sa console de jeu), devient de façon instrumentale une « vraie » femme ultra-érotisée à la perruque blond platine (lorsqu'elle travaille pour un dealer), doit « se changer » en femme de ménage (lorsqu'il est question qu'elle soit embauchée dans la même entreprise de nettoyage que sa mère pour l'été)...

Référence naïve ou ironique, Marieme prend le nom de *Vic* dans le film et la réalisatrice la suit comme si elle était l'héroïne d'une *Boum* qui a mal tourné, une *Boum* des années post-2005. *Vic* est amoureuse certes, mais elle est devenue une adolescente noire, fille de femme de ménage et non de dentiste, habitant la banlieue nord et non le 5<sup>e</sup> arrondissement de Paris ; elle est puissante, triste. Il demeure une dimension fantasmatique dans cette représentation sombre de l'adolescence – comme si la banlieue en était la scène mythique, celle de la perte, du deuil et des amours déçus. Certes, ce n'est pas que l'amour (pour un garçon) qui constitue le ressort de cette histoire d'amitié féminine, il y a aussi une part *sui generis* : Sciamma veut montrer qu'il y a aussi de l'amour (entre filles) dans cette histoire d'adolescentes qui refusent le destin qu'on leur trace (Marieme exprime une affection admirative pour *Lady* pour qui elle se battra pour rétablir l'honneur, elle est aussi touchée par une autre de ses colocataires prostituée avec qui elle danse à la fin du film). Le dernier plan du film est sans ambiguïté et fonctionne comme une démystification féministe : alors que dans la *Boum* la vision d'un nouveau garçon était la promesse que « la vie continue » et qu'il y aura une suite (ou comment *Vic* deviendra encore un peu plus une femme ?), dans le film de Sciamma, il n'y a pas d'amours heureux – reste la révolte. ●

*S'inscrivant dans un dispositif complexe de pouvoir, les contre-cultures de genre qui circulent dans les groupes de filles, comme leurs mises en récit, contestent en permanence les frontières des normes dominantes.*